

L'autre du génie : valeurs et usages du bizarre

Jean-Alexandre Perras

DANS **LITTÉRATURE** 2013/1 n°169 , PAGES 43 À 57
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200928544

DOI 10.3917/litt.169.0043

Date de mise en ligne : 22/04/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-litterature-2013-1-page-43?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'Autre du génie : valeurs et usages du bizarre

« *La raison est un maître commun qui tient unis tous ceux qui s'y soumettent, & qui reconnoissent sa juridiction : mais quand on en a secoué le joug, on épouvante tous ceux que la raison nous tenoit unis. Chacun appréhende de devenir l'objet de notre bizarrerie.* »

Pierre NICOLE, « *Bizarreries* », Pensées sur divers sujets de morale.

« *Un mauvais mot, une expression bizarre m'en a quelquefois plus appris que dix belles phrases.* »

DIDEROT, Pensées détachées sur la peinture

Entre les caprices de la fortune et la bigarrure irréductible des hommes, entre les aléas des modes, des usages, des opinions et l'extravagance des singularités qui s'en distinguent, *bizarre* est le maître mot, qui condense une vision anthropologique placée sous le signe de la diversité et de l'irrégularité¹. Observateur de ces infinies fluctuations, Montaigne affirmait que « l'homme, en tout et par tout, n'est que rapiessement et bigarrure² », ce sur quoi La Mothe le Vayer renchérisait : « en effet, y a-t-il rien de si bigearre, que ce que nous nommons humeurs, fantaisies & opinions des hommes³ ? » Cependant, la condition du vivre-ensemble des hommes et de leur conjointure consisterait précisément à civiliser cette bizarrerie, à en normaliser les écarts, ou encore à en orienter les dévoiements, de manière à réunir les conditions d'un *lieu* qui soit commun.

Ainsi, le bizarre est, du point de vue éthique, ce qui *résiste* à l'effort de normalisation sur lequel reposent les fondements de la communauté des hommes. Telle qu'elle est théorisée dans les traités de sociabilité qui cherchent à définir les bons usages de la communauté, cette singularité particulière est plus précisément l'*ostentation d'une singularité*, l'affirmation d'une différence qui dissout le fragile lien servant de ciment entre les individus d'une société.

1. Cet article a été rédigé dans le cadre d'un post-doctorat à l'Université de Calgary. Je remercie particulièrement Anthony Wall, dont les judicieux conseils en ont accompagné la rédaction.

2. Montaigne, *Essais*, III, « Nous ne goustons rien de pur », in *Essais*, livre II, chap. XX, éd. Maurice Rat, Paris, Garnier Frères, « Classiques Garnier », 1962, t. II, p. 78.

3. La Mothe le Vayer, *Opuscules*, II, « De l'Amitié », in *Œuvres*, tome VIII, Paris, Louis Billaine, 1669, p. 125.

Il s'agira ici d'envisager la valeur du bizarre dans sa relation à la communauté des hommes et aux conditions de leur sociabilité. Relation d'autant plus complexe, que sa valeur n'est pas univoque, ni figée dans le temps. D'une part, le bizarre, en tant qu'il s'oppose à la norme, en constitue aussi la frontière, et se situe à *la marge* de la communauté des hommes. Il importera donc d'abord d'examiner de près cette situation « marginale⁴ », et de tenter de comprendre quels pouvaient en être les usages pour l'établissement de la norme à la fin du XVII^e siècle. D'autre part, le terme « bizarre » fait l'objet au XVIII^e siècle d'une importante réévaluation, qui en modifie les représentations. Ce qui se distingue du commun n'est dès lors plus nécessairement l'objet d'un rejet systématique, mais peut aussi être évalué positivement (selon des circonstances particulières qu'il s'agit de définir). Modifiant fondamentalement le rapport établi entre la norme et ses marges, cette même réévaluation participe de l'apparition d'une autre figure de distinction, qui bouleversera considérablement leur relatif équilibre. Cette autre figure est celle du génie. Une fois devenue une valeur positive de distinction, le génie implique que la communauté doit reconsidérer la relation entre la norme et ses marges, qu'elle investisse cette *anomalie* d'un potentiel de régularité.

Or il s'agit là du mouvement exactement inverse de celui qui consistait à rejeter le bizarre hors du cercle du commun en raison de son opposition à la norme. Je me propose donc dans les pages qui suivent de mieux cerner les mécanismes de réévaluation du bizarre au XVIII^e siècle à la lumière de son articulation à la figure du génie. Pour ce faire, je me concentrerai particulièrement sur le double usage de la bizarrerie et du génie chez Diderot, non seulement en raison de son importance dans la reconfiguration au XVIII^e siècle de la « génialité » et de sa valeur, mais aussi à cause de son intérêt pour les multiples formes (sociales, mais aussi épistémologiques) du bizarre. Figures-limites dans leur rapport à la norme et à toute forme de régularité, le génie et le bizarre s'éclairent l'un l'autre ; plus fondamentalement, leur articulation montre aussi combien est difficile la négociation entre la communauté et les singularités qui s'en distinguent, entre le *statu quo* de l'usage et le potentiel dérégulateur de l'innovation.

4. J'emploie ici la topique de la marginalité dans son sens actuel et figuré, qui n'avait pas cours aux XVII^e et XVIII^e siècles, où il qualifiait exclusivement ce qui est à la marge d'un texte. « Il n'a guère d'usage qu'en cette phrase », précise le *Dictionnaire de l'Académie*. Pour une analyse de la bizarrerie comme « marginalité » sociale, voir l'ouvrage de Barbara Lise Agrams, *Le Bizarre and Le Décousu in the Novels and Theoretical Works of Denis Diderot. How the Idea of Marginality Originated in Eighteenth-Century France*, Lewiston, Queenston, Lampeter, The Edwin Mellen Press, 2009.

VALEURS DU BIZARRE

Par-delà la bizarrerie consubstantielle à l'homme, que les règles de la sociabilité cherchent à normaliser en définissant les conditions de la communauté, les moralistes et les auteurs de traités de civilité du XVII^e siècle circonscrivent une certaine bizarrerie beaucoup moins diffuse dont font preuve certains individus particulièrement a-sociables. La définition de cette bizarrerie procède comme celle des maladies : par l'énumération de ses symptômes, d'autant plus qu'elle a sa source dans un dérèglement humoral.

Chez Morvan de Bellegarde, auteur à la fin du siècle de *Réflexions sur le Ridicule et sur les moyens de l'éviter*, la « Bizarrerie » fait partie, entre les « Contretemps » et la « Fausse délicatesse », de la panoplie des ridicules, qui sont autant d'écueils affleurant la mer dangereuse de la sociabilité. Par-dessus les autres vices dont Bellegarde fait la censure, la Bizarrerie occupe une place particulière, dans la mesure où elle ne nuit pas seulement au bonheur des particuliers qui en sont atteints, mais s'oppose aussi directement à la fluidité du commerce sur laquelle repose la société des hommes :

Leur humeur contrainte s'oppose toujours à ce que les autres souhaitent, & qui leur feroit plaisir. Ennemis des divertissements, ils ont de l'aversion pour ce qui peut inspirer de la joie [...]. De telles gens devroient au moins avoir la discrétion de demeurer seuls & de ne point aller dans les assemblées pour y mêler le poison & la noirceur de leur chagrin⁵.

La bizarrerie n'est pas seulement inconvenante, c'est avant tout une « humeur contraire », à la fois sombre et chagrine, une *dyscrasie mélancolique* dont les néfastes effets contaminent les sociétés honnêtes. « Les inégalités bizarres de certaines gens ruinent la douceur du commerce », de sorte que « l'on ne sait quelles mesures garder avec des personnes qui passent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre⁶. » Instabilité asociale de la bizarrerie, mise à l'écart de l'individu bizarre, qui est défini comme l'*autre* du commun.

5. Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde (abbé de), *Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter, Où sont présentés les differens Caractères & les Mœurs des Personnes de ce Siècle*, La Haye, Guillaume de Voys, 1729 (9^e éd. ; 1^{re} éd., Paris, A. Seneuze, 1688), p. 328-329.

6. Morvan de Bellegarde, *Réflexions sur le ridicule, op. cit.*, p. 329. L'association de la bizarrerie à la mélancolie n'est pas une particularité de Bellegarde, en ce qu'elle est déjà impliquée dans les multiples étymologies possibles du terme *bizarre*, qui viendrait de l'italien *bizzarro*, au sens de « coléreux », « extravagant » ; par ailleurs le rapprochement sémantique établi entre la bigarrure et la bizarrerie, qu'elle soit ou non fondée étymologiquement, renvoie également, dans les systèmes de représentation de l'époque, au *mélange d'humeurs* qui fait du mélancolique un être à la fois bigarré et bizarre. Sur les problèmes étymologiques du terme *bizarre*, voir la synthèse de Régine Borderie, « *Bizarre* », « *Bizarrerie* ». *De Constant à Proust*, ELLUG, Université Stendhal, Grenoble, « Annexe. Les dictionnaires », p. 211-225. Pour une histoire de la mélancolie, voir en particulier Patrick Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire, Écrits sur la mélancolie, d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Gallimard, « Le Promeneur », 2005.

Ce ne sont cependant pas tant la différence d'opinions ou même l'irrégularité de la bizarrerie qui suscitent son rejet hors de la société, mais plutôt parce que cette différence et cette irrégularité sont ostensiblement marquées, que cette différence se manifeste en une opposition, que cette irrégularité s'exprime en une humeur contraire :

Les bonnes qualitez contribuent quelquefois à rendre un homme ridicule, quand il n'en sait pas faire un bon usage : S'il a de l'esprit & de la vivacité s'il veut briller dans les conversations, & réduire tout à son sens ; il exerce un empire tyrannique sur les opinions : Son esprit le porte quelquefois à des singularitez bizarres, à des indiscretions dangereuses, ou lui inspire une vanité extravagante, qui le fait appréhender par tout où il se trouve ; car il veut dominer partout⁷.

En tant que *mauvais usage des bonnes qualités*, la bizarrerie est une recherche de distinction qui n'est pas reconnue par la communauté ; et la prétention de ces bonnes qualités, restant lettre morte, n'est plus que *singularité* au sens le plus négatif du terme, c'est-à-dire une « marque de bizarrerie ou d'orgueil » (*Dictionnaire* de l'Académie), extravagante et ridicule. Tel est l'*excès* asocial de l'individu bizarre qui justifie son exclusion. Le bizarre est non seulement indiscret (il ne sait ni faire usage de ses talents, ni s'accommoder à l'usage général), mais aussi tyrannique : il cherche à imposer son mauvais usage à la communauté sans en avoir l'autorité nécessaire.

La relation de la bizarrerie à l'espace commun est à la fois une *usurpation* et un *dévolement* de cet espace, lequel avait été créé par une normalisation des usages et des goûts. Cette usurpation, ce coup d'état dans le domaine de l'usage, est donc une appropriation indiscrète de ce qui relève du commun, voire, comme le suggère La Bruyère, une perversion du langage :

L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel ; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; et ce qui est pire, on en souffre⁸.

7. Morvan de Bellegarde, *Réflexions sur le ridicule*, op. cit., p. 2.

8. La Bruyère, *Les Caractères*, « De la société et de la conversation », 6, éd. Marc Escola, Paris, Champion, 1999, p. 244-245.

Le bizarre relève d'abord de l'affectation et de l'artifice, dans la mesure où il met en scène sa propre différence ; de sorte qu'il se situe d'emblée à l'opposé du naturel⁹. Et, puisqu'il est défini par les moralistes comme un *caractère* (comme ici, par La Bruyère), il faut concevoir aussi la possibilité paradoxale d'un naturel qui porte à l'artificialité : un « bizarre génie ». Sans valeur d'excellence *a priori*, ce « génie » est davantage ce que les lexicographes du temps appellent une « disposition naturelle », une « inclination¹⁰ » ; d'où le paradoxe : il s'agirait en l'occurrence d'un « génie » portant naturellement à l'artifice, soit à la contradiction de son principe. Cette apparente contradiction n'en est cependant pas une, car ce qui fait office de « naturel » dans le commentaire de La Bruyère relève précisément d'une norme sociale, consistant à présenter l'*apparence* du naturel. De plus, cette critique du « bizarre génie » des mauvais plaisants s'inscrit dans la condamnation généralisée du « faux bel-esprit », autrement dit de l'affectation d'un mérite ou la simulation d'une valeur. En somme, cette bizarrerie du génie (comme d'ailleurs le génie de la bizarrerie) n'est autre que l'apparition de l'extravagance et de la déraison dans le domaine normé de l'usage, et ce pour le plus grand déplaisir de la communauté.

Du point de vue normatif des moralistes, l'incivilité de la bizarrerie réside non seulement dans un défaut de nature, poussant certains individus à n'*avoir pas le sens du commun*, mais aussi dans le rejet qui relègue tout ce qui est de l'ordre du bizarre hors de la « société des hommes » et de ses usages. Ce rejet de ce qui est hors d'usage permet non seulement de rééquilibrer les échanges que l'irrégularité du bizarre était venue troubler, mais aussi de fixer les frontières par lesquelles la société se définit à l'intérieur des limites du bon usage. On ne peut donc pas définir le bizarre sans recourir à une définition de la norme, précisément parce qu'il sert à en souligner les contours¹¹. Définir le bon usage, c'est essentiellement peindre les ridicules qui s'en écartent. Si le bizarre est hors de l'usage commun, il présente cependant une utilité, celle de circonscrire les limites de cet usage.

9. « Les esprits faux & guindez cherchent à se distinguer par des singularitez ; c'est qu'ils n'ont pas une connoissance exquise du vrai mérite, & de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables : ils n'aiment que les choses outrées & extraordinaires : Les bons connoisseurs ne sont touchés que de ce qui est naturel. », Bellegarde, *Réflexions sur le ridicule...*, op. cit., p. 331-332.

10. Voir par exemple l'article « Génie » de la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* : « Il signifie aussi, l'inclination ou disposition naturelle ou le talent particulier d'un chacun ».

11. Comme le remarquait Foucault à l'égard de la folie à l'âge classique, en une pointe digne du Quichotte : « la déraison devient la raison de la raison, – dans la mesure même où la raison ne la reconnaît que sur le mode de l'avoir ». Voir *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1978, p. 365.

LE BIZARRE, L'ORIGINAL ET LE SINGULIER : TOPOGRAPHIES DU GÉNIE

Par-delà les normes et les usages propres à la communauté, la valeur négative du bizarre permet aussi de dessiner les contours d'une *autre* valeur, aussi distincte de toute normalité, en ceci qu'elle contribue également à la définir, non pas toutefois dans une logique d'exclusion, mais plutôt de reconnaissance et d'admiration. Cette autre valeur, située à l'autre extrémité du spectre normatif du commun, est celle que l'on associe, au XVIII^e siècle, au « génie ».

Le « génie » est une notion ancienne, dont se sont emparés les philosophes et les critiques afin de la définir à de nouveaux frais. Préalablement entendu comme un « caractère » distinctif et une « aptitude » qui rend propre à l'exercice de la règle, le génie opère désormais *hors* de la règle commune, parce que sa façon de voir est supérieure à celle des autres hommes, ce que souligne bien Marmontel dans ses *Éléments de littérature* :

Le commun des hommes regarde sans voir ; l'homme de génie voit si rapidement, que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne laisse que des filons¹².

En vertu de cet *autre* regard, plus rapide, plus efficace, les productions du génie « ne ressemblent à rien de ce qu'on a fait avant lui », et c'est en cela qu'il constitue une *origine*. Dans ce même contexte, le terme « original » prend lui-même un sens nouveau, qui concerne non seulement, comme l'a bien montré Roland Mortier, « la revendication de l'authenticité et de l'originalité comme valeurs esthétiques¹³ », mais, plus fondamentalement, la reconnaissance du caractère positif de l'innovation au sein de l'usage.

Une telle reconnaissance n'acquiert tout son sens que dans la mesure où l'on a préalablement défini une limite à l'innovation sous la forme d'un excès de nouveauté, ce qui revient à distinguer une bonne et une mauvaise originalité, comme le fait le lexicographe Féraud :

Original. [...] On ne le dit guère substantivement des personnes qu'en mauvaise part, et pour louer on se sert plutôt de l'adjectif :

- un auteur original est un homme de génie, mais :
- un original est un homme bizarre et singulier¹⁴.

La *mauvaise part* de l'originalité est bizarre, singulière, dépourvue de la valeur ajoutée, exemplaire, qui caractérise le génie. Cette même distinction sera reprise et développée, à la fin du XVIII^e siècle, par l'amateur

12. Marmontel, article « Génie », *Éléments de littérature*, éd. Sophie Le Ménahèze, Paris, Éditions Desjonquères, 2005.

13. Roland Mortier, *L'originalité, une nouvelle catégorie esthétique au siècle des lumières*, Genève, Droz, 1982, p. 210.

14. Féraud, Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy, 1781-1788.

Aubin-Louis Millin, dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts* (article « Originalité ») :

Originalité. Quand un artiste exécute bien, en dédaignant de marcher servilement sur les traces des autres ; quand le caractère particulier qu'il imprime à ses ouvrages devient utile à l'art, son originalité est louable, et approche même du génie. Mais quand il ne s'écarte de la voie commune que pour s'égarer, quand il fait moins bien que les grands maîtres, en se piquant de ne pas faire comme eux, son originalité est vicieuse et prend le nom de bizarrerie¹⁵.

Toute la distance entre *l'homme de génie* et *l'homme bizarre et singulier* se trouve dans la différence d'usage entre le substantif et l'adjectif « original ». L'originalité s'avère le point de bascule entre le génie et le bizarre : entre ces deux opposés, l'enjeu est une question de reconnaissance – et non pas seulement de nature. La frontière est ainsi tracée entre l'exemplarité du génie et l'excentricité du bizarre, afin de distinguer une originalité « utile », « louable » (et donc géniale) et une singularité « vicieuse », écartée de la voie commune, une originalité manquée parce qu'empruntée, non reconnaissable (et donc bizarre). Ce qui est positivement original se trouve à l'origine d'une nouvelle positivité qui fera exemple ; à l'opposé, le bizarre est stérile, demeure à la fois sans précédent et sans postérité, sans exemple et sans exemplarité.

La nouvelle valeur attribuée au génie se constitue donc par opposition au bizarre. Rousseau, par exemple, écrit dans l'article « Compositeur » de son *Dictionnaire de musique* :

Il en est du Compositeur comme du Poète : si la Nature en naissant ne l'a formé tel ;

S'il n'a reçu du Ciel l'influence secrète,

Pour lui Phébus est sourd & Pégase est rétif.

Ce que j'entends par génie n'est point ce goût bizarre & capricieux qui seme par-tout le baroque & le difficile, qui ne fait orner l'Harmonie qu'à force de Dissonances, de contrastes & de bruit. C'est ce feu intérieur qui brûle, qui tourmente le Compositeur malgré lui, qui lui inspire incessamment des Chants nouveaux & toujours agréables [...] c'est ce divin guide qui a conduit Correlli, Vinci, Perez [...] dans le sanctuaire de l'Harmonie ; Leo, Pergolese [...] Galuppi dans celui du bon goût & de l'expression¹⁶.

Après avoir cité *l'Art poétique* de Boileau, Rousseau (qui refusait, dans l'article éponyme, de définir *ce qu'est* le génie¹⁷) reprend en somme la traditionnelle opposition entre le génie et le bel esprit, fondée sur une

15. Aubin-Louis Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts*, Paris, Desray, 1806. L'Avant-propos précise qu'il y a « longtemps que ce Dictionnaire est annoncé », mais que « plusieurs circonstances en ont retardé l'impression ». Voir Roland Mortier, *L'originalité, op. cit.*, p. 35-37.

16. Rousseau, article « Compositeur », in *Dictionnaire de musique*, éd. Claude Dauphin, Bern, Peter Lang, 2008.

17. Voir l'article « Génie » du même *Dictionnaire de musique* : « Ne cherche point, jeune Artiste, ce que c'est que le Génie. En as-tu : tu le sens en toi-même. N'en as-tu pas : tu ne le connoîtras jamais. »

antinomie entre l'intimité des qualités et l'extériorité des ornements. Le bizarre ne relève pas du génie parce qu'il est artifice, c'est-à-dire une recherche d'effets, dépourvue de la profondeur du sentiment.

La négativité esthétique de la bizarrerie s'inscrit donc dans la continuité des traités de morale et de sociabilité du siècle précédent, et n'a d'autre fonction que de délimiter un excès traçant les contours de la nouvelle positivité du génie, qui participe au « régime d'historicité¹⁸ » des Lumières, c'est-à-dire une « expérience du temps » qui s'approprie, à travers le génie, la valeur de l'origine. Aussi, est-ce dans cette perspective que cette nouvelle positivité s'inscrit elle-même parfaitement dans le paradigme « progres-siste » des Lumières, comme on peut le lire dans l'article « Génie » de l'*Encyclopédie* :

Le génie hâte [...] les progrès de la Philosophie par les découvertes les plus heureuses & les moins attendues : il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles parviendra dans la suite en rampant la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination : incapable de marcher dans la carrière, & de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point & s'élance vers le but ; il tire un principe fécond des ténèbres ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est prime-sautier, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vû ; il produit plus qu'il ne découvre ; il entraîne plus qu'il ne conduit¹⁹...

L'exemplarité du génie est à l'origine des « progrès de la Philosophie » ; son vol audacieux, irrégulier et « prime-sautier », sert de guide à la « foule timide », qu'il « entraîne plus qu'il ne conduit », peut-être malgré elle, vers les régions lumineuses et sublimes de la vérité. On doit prendre toute la mesure de cette « originalité » qui fait la marque du génie, marque indélébile parce que singulière, appelée à traverser le temps, à résister à son action corrosive. C'est cette même exemplarité qui oppose fondamentalement le génie et le bizarre : entre une originalité archégète, qui pose les premières pierres d'une nouvelle voie vers la vérité, et une originalité dys-génique, sans exemple et sans suite, c'est la reproductibilité de l'innovation qui est en jeu, son assimilabilité dans le domaine de l'usage, sa potentialité à la grande marche du Progrès.

18. J'emprunte cette catégorie historiographique à François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.

19. Saint-Lambert (et Diderot), article « Génie », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*, vol. 7, Paris, Briasson, 1757 : il s'agirait là, comme le montre la confrontation du texte des *Œuvres complètes* de Saint-Lambert et de l'article publié dans l'*Encyclopédie*, d'un des passages les plus retouchés par Diderot ; voir à ce propos l'introduction de Paul Vernière dans son édition des *Œuvres esthétiques* de Diderot, Paris, Garnier, p. 5-8.

HEURISTIQUE DU BIZARRE

La démarcation entre le bizarre et le génie, où la valeur de l'exemplarité sert de frontière, n'est pourtant pas toujours nette. Sur cette question, la contribution particulière de Diderot est significative, parce qu'il s'emploie à brouiller les distinctions que la tradition moraliste avait soigneusement pratiquées pour définir les frontières de la normalité. Il s'agit de mettre en question à la fois le rôle et les limites de la nouvelle valeur du génie dans le paradigme du progrès. On sait que Diderot s'est particulièrement intéressé à la question du génie, autant dans ses textes d'esthétique, de morale que de spéculation philosophique. Chez lui, le génie apparaît davantage comme un problème posé à la philosophie qu'un état de fait qu'il s'agit simplement de définir, ou dont la philosophie pourrait proposer une explication rationnelle. Le génie apparaît comme une posture-limite, au sens où il se situe à la frontière d'un territoire donné : celui de la norme, celui de la connaissance ; et c'est dans l'exploration de cette frontière que le génie trouve son accointance avec le bizarre.

Pour Diderot, s'il est possible de définir l'effet du génie à l'intérieur du paradigme progressiste, il est plus difficile de déterminer avec précision les modalités de son activité, en somme, son heuristique. Telle est l'une des questions soulevées par les *Pensées sur l'interprétation de la nature* qui proposent une méthode à la fois théorique et expérimentale, inspirée de Bacon, et l'esquisse d'un programme de recherche expérimentale s'inspirant des plus récentes spéculations en matière de biologie, de physique et de mécanique. Plus précisément, l'interprétation de la nature consisterait à « amener à l'unité ce qui est séparé et divers », à réduire en une chaîne de conséquences la mécanique de la Nature, ce qui revient en somme à en diminuer la bigarrure :

L'étonnement vient souvent de ce qu'on suppose plusieurs prodiges où il n'y en a qu'un ; de ce qu'on imagine dans la nature, autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomènes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un seul acte²⁰.

Pour trouver, à travers l'infinie variété du monde, la logique liant tous les êtres, il faut comparer les phénomènes, chercher des points de combinaisons²¹. Or, il est pour Diderot deux types possibles de combinaison :

20. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, § XI, in *Œuvres philosophiques*, éd. Paul Vernière, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1990, p. 186. La formule « amener à l'unité ce qui est séparé et divers » n'est pas de Diderot, mais de Giambattista Vico, au sujet de l'activité de l'*ingenium* : voir *De l'antique sagesse d'Italie*, trad. J. Michelet (1835), présentation B. Pinchard, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 121. C'est évidemment à travers Bacon que se rencontrent les deux philosophes, ce qui permet de mieux comprendre les critiques qu'adresse Diderot à la géométrie et à l'analyse au début des *Pensées sur l'interprétation de la nature* (§ I-V), de même que l'activité analogique dans la méthode heuristique.

21. Cette méthode expérimentale est le contraire de la méthode géométrique, qui déduit les conséquences à partir d'un principe prédéterminé : voir les critiques adressées sur ce point à

elles peuvent être « analogiques » ou « bizarres ». Cela peut rappeler la distinction évoquée plus haut entre la bonne et la mauvaise originalité : une combinaison analogique permettrait de découvrir un morceau de la chaîne unissant tous les phénomènes de la nature, comme si une phrase du Grand Livre de l'univers avait été déchiffrée ; en revanche, dans les combinaisons bizarres, il n'y aurait pas de grammaire, les phénomènes s'assembleraient entre eux sans que l'on en entende la signification. En somme, une combinaison analogique serait une expérience réussie, et une combinaison bizarre, une expérience ratée. Précisons cependant que la distinction diderotienne entre les combinaisons analogiques et bizarres n'est pas une opposition :

Je dis analogique ou bizarre, parce que tout a son résultat dans la nature ; l'expérience la plus extravagante, ainsi que la plus raisonnée. La philosophie expérimentale, qui ne se propose rien, est toujours contente de ce qui lui vient ; la philosophie rationnelle est toujours instruite, lors même que ce qu'elle s'est proposé ne lui vient pas²².

En un mot, il n'est pas d'expérience totalement ratée, puisque la bizarrerie des résultats trouve toujours son utilité dans le domaine expérimental.

Une telle utilité attribuée à la bizarrerie ne se limite cependant pas aux résultats des expériences : elle concerne également la méthode elle-même, car l'« habitude de faire des expériences » procure aux « manouvriers » qui fouillent la nature une sorte d'habileté à faire des combinaisons « promptes et justes » :

Ils ont vu si souvent et de si près la nature dans ses opérations, qu'ils deviennent avec assez de précision le cours qu'elle pourra suivre dans le cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Ainsi le service le plus important qu'ils aient à rendre à ceux qu'ils initient à la philosophie expérimentale, c'est bien moins de les instruire du procédé et du résultat, que de faire passer en eux cet esprit de divination par lequel on subodore, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés²³.

L'exemplarité de cette sorte de méthode quasi divinatoire se situe ainsi en amont de la logique de la méthode et de ses résultats, puisque la subodoration qui se produit en provoquant la nature par « les essais les plus bizarres » ne se peut enseigner comme n'importe quelle méthode. Il ne s'agit pas proprement d'une technique, mais d'un « esprit » : tout autant habitude qu'attitude expérimentale, ce mode d'interprétation de la nature est ce qui

Helvétius, dans la *Réfutation suivie de l'ouvrage [...] intitulé l'Homme*, in *Œuvres complètes*, tome XXIV, éd. Roland Desné et Annette Lorenceau, Paris, Hachette, 2004, p. 596 sq. La régularité de l'analyse ne peut conduire à l'avènement de la découverte, qui est elle-même une irrégularité dans le domaine de la connaissance, dont les avancées procèdent plutôt par analogies et par synthèse.

22. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, § XXV, *op. cit.*, p. 194.

23. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, § XXX, *op. cit.*, p. 197.

se rapproche au plus près, dans la philosophie française du XVIII^e siècle, de l'*ingéniosité*, si souvent mise à mal depuis les premières régulations cartésiennes.

Le bizarre a donc intégré le champ de la raison au service du progrès des connaissances ; mais c'est aussitôt pour en dévoyer la régularité. Car l'emploi philosophique du bizarre comporte aussi un risque, en ce qu'il relève d'une attitude-limite, où le philosophe est posté à l'avant-garde de la recherche de la vérité, où même les « extravagances » et les « erreurs » sont des instruments producteurs de sens :

Je dis extravagances ; car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus décousus ? Il n'y a quelquefois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-même, soit dans sa liaison avec celle qui la précède ou qui la suit. C'est un tout si précaire et dans les suppositions et dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire ou les observations ou les expériences qu'on en concluait²⁴.

Si le bizarre est entré dans le domaine de la philosophie, par l'entremise de Diderot, c'est pour en dévoyer les méthodes, en bouleverser les enchaînements, et inscrire dans la recherche expérimentale une heuristique de l'analogie. Cependant, ce dérèglement et cette extravagance, la bizarrerie même de cette expérimentation audacieuse de la nature, doivent ensuite subir l'épreuve du jugement, de la vérification, de la méthode, de manière à trouver place dans le discours de la raison. Durant les extravagantes rêveries du personnage de d'Alembert imaginé par Diderot, le médecin Bordeu veille, commente, analyse, développe, noue les fils d'un tel discours décousu, nous permettant d'en découvrir la profonde raison²⁵.

Quelle est donc, pour Diderot, cette bizarrerie, sinon une manière de caractériser la part heuristique de l'activité du génie dans le champ de la philosophie ? Par un bref écart de la raison, le génie sonde et expérimente, mais il finit toujours par retrouver le chemin dont il s'est momentanément éloigné. La bizarrerie, lorsqu'elle se pense comme une modalité du génie, est une *autre raison* dont celui-ci fait astucieusement usage dans sa course au progrès. Ce n'est cependant que dans la mesure où cet « autre » s'intègre au paradigme du génie que peut surgir l'utilité du bizarre. À l'intérieur du domaine régulé de la raison, toutes les exceptions sont bizarres ; mais seulement certaines sont exemplaires.

Le bizarre n'est donc pas entièrement soluble dans la raison, et ajoute quelque chose à son empire. De valeur négative qu'il était dans le discours

24. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, § XXXI, *op. cit.*, p. 197-198. Sur la poétique de l'extravagance et du dévoiement chez Diderot voir Marie-Hélène Chabut, *Denis Diderot, extravagance et génialité*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, « Faux Titre », 1998.

25. Voir les trois dialogues du *Rêve de d'Alembert*, où Diderot développe avec plus de précision les enjeux de la pensée analogique.

moraliste, le bizarre comme modalité heuristique du génie constitue une plus-value qu'il faut définir. Que *reste-t-il* en effet de la bizarrerie d'une extravagance (d'une expérimentation audacieuse, d'une hypothèse hardie, etc.) une fois qu'elle a été intégrée au discours de la raison, et devenue *exemplaire* ? Il ne serait pas juste de croire qu'il n'en reste que de la raison – même si la plupart du temps, la technicité des méthodes s'efface derrière le brillant des résultats –, précisément parce que toutes les méthodes ne se valent pas. Le reste du bizarre est, en l'occurrence, non seulement la *nouveauté* de la découverte, mais aussi une *manière* d'envisager le monde. La bizarrerie du génie est aussi sa manière. Celle-ci permet de faire avancer les connaissances et « d'étendre les limites des places éclairées » dans la vaste enceinte des sciences²⁶. Cependant, elle précipite en même temps la décadence des sociétés pour la raison même qui en a fait le progrès : le génie, être original et singulier par la bizarrerie de ses méthodes, est tout à la fois exemplaire et inimitable. À force d'ajouter à l'excellent, les sociétés tombent dans l'excès.

PROGRÈS ET DÉCADENCES

On discerne dès lors une historicité ontologique du génie. Celle-ci se révèle non seulement dans les multiples transformations de cette valeur au cours de l'Histoire, mais aussi parce que l'homme de génie est, plus encore qu'un être « singulier » ou « original » au sein de sa communauté, à l'*origine* d'un progrès, au commencement d'une voie nouvelle vers la vérité. Cependant, autant source qu'agent du progrès, le génie prépare en même temps sa ruine. En effet, au moment même où s'ébauche la grande aventure du progrès au XVIII^e siècle, par lucidité visionnaire ou grâce à l'enseignement du passé, se devine aussi l'avènement de sa décadence. Parallèlement à une vision progressiste de la science et des connaissances, qui est davantage un projet toujours renouvelé qu'un constat satisfait de l'état présent des choses, se dessinent les ombres crépusculaires du déclin et de la future barbarie. Récurrent à l'époque, le thème de la décadence du goût ne s'oppose pas toujours à celui du progrès des arts et des sciences, comme pourrait le faire croire la multiplication des exercices scolaires des « parallèles²⁷ » ; il peut aussi se concevoir comme sa juste conséquence, comme l'ombre nécessaire à la représentation des Lumières. La conscience d'un inévitable déclin des sociétés est portée par une vision paroxystique de l'histoire du goût, comme par exemple chez Condillac, dans son *Essai*

26. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, XIV, *op. cit.*, p. 39.

27. Voir Marc André Bernier (dir.), *Parallèle des Anciens et des Modernes. Histoire, rhétorique et esthétique au siècle des Lumières*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des Lettres », 2006.

sur l'origine des connaissances humaines, où l'« achèvement » de la langue correspond au moment historique de sa plus grande analogie avec son génie :

Quand une langue a, dans chaque genre, des écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit apercevoir d'obstacles à les surpasser. Les égarer, ce ne seroit pas assez pour son ambition ; il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais, parce que tous les styles analogues au caractère de la langue et au sien sont saisis par ceux qui l'ont précédé, il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi, pour être original, il est obligé de préparer la ruine d'une langue dont un siècle plus tôt il eût hâté les progrès²⁸.

Cette vision paroxystique est également développée par Diderot, dans son essai *Sur la Manière* :

À l'origine des sociétés on trouve les arts bruts, le discours barbare, les mœurs agrestes ; mais ces choses tendent d'un même pas à la perfection, jusqu'à ce que le grand goût naisse. Mais ce grand goût est comme le tranchant d'un rasoir sur lequel il est difficile de se tenir. Bientôt les mœurs se dépravent ; l'empire de la raison s'étend ; le discours devient épigrammatique, ingénieux, laconique, sentencieux ; les arts se corrompent par le raffinement. [...] On devient singulier, bizarre, maniéré²⁹.

Si le règne du progrès était celui du génie, celui de la décadence sera celui du bizarre, comme si l'un devait nécessairement conduire à l'autre : « De tout temps et partout, le mal engendra le bien, le bien inspira le mieux, le mieux produisit l'excellent, à l'excellent succéda le bizarre dont la famille fut innombrable³⁰. » Le problème est celui de l'exemplarité du génie : sans modèle, à l'origine du progrès, le génie est un modèle paradoxalement inimitable, dans la mesure justement où sa « manière » est radicalement singulière. Lorsque le raffinement des arts est parvenu à son plus haut niveau d'excellence, la foule des imitateurs désespère de pouvoir renchérir sur ses productions ; reste la surenchère empruntée, sans la plus-value de l'originalité, en un mot, le bizarre sans le génie :

S'il se rencontre alors quelque homme original, d'un esprit subtil, discutant, analysant, décomposant, corrompant la poésie par la philosophie, et la philosophie par quelques bluettes de poésie ; il naît une manière qui entraîne la nation. De là une foule d'insipides imitateurs d'un modèle bizarre, imitateurs dont on pourrait dire, comme le médecin Procope disait, Eux, bossus ! vous vous moquez ; ils ne sont que mal faits. Ces copistes d'un modèle bizarre sont insipides, parce que leur bizarrerie est d'emprunt ; leur vice ne leur appartient pas³¹.

28. Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines* [1746], II, XV, § 158, Paris, Galilée, « Palimpseste », 1973, p. 266.

29. Diderot, *De la manière*, in *Salon de 1767*, éd. Élise Marie Bukdahl, Michel Delon, Annette Lorenceau, Paris, Hermann, p. 529-530.

30. Diderot, *Salon de 1767*, *op. cit.*, p. 213.

31. Diderot, *De la manière*, *op. cit.*, p. 530.

Autre du génie, le bizarre en est aussi, historiquement, l'horizon. La même émulation qui faisait le progrès des nations, si elle a eu pour objet un « modèle bizarre », provoque au contraire sa déchéance. Il est une « force centripète » du génie, par laquelle celui-ci s'érige en modèle pour la communauté qui reconnaît sa valeur ; au contraire, il est une « force centrifuge » du bizarre, en vertu de laquelle celui-ci est rejeté à l'écart du lieu unificateur de la communauté³². Cependant, les éléments à l'œuvre dans ce mouvement d'extension et de repli peuvent s'inverser, et le bizarre servir de modèle à une société décadente qui, ne pouvant plus ajouter à l'excellent, verse dans l'excessif.

Ainsi, le bizarre pourrait se comprendre comme l'*achèvement* (dans le double sens d'une finalité et d'une mise à mort³³) du paradigme du Progrès, tel qu'il est défini par le projet des Lumières – que l'on entende par là l'existence effective d'un discours cohérent, dont le *Prospectus de l'Encyclopédie* de d'Alembert serait exemplaire, ou une construction historiographique *a posteriori* d'un idéal fantasmé. Le régime d'historicité des Lumières, dans son apologie du Progrès, s'épuiserait ainsi dans l'horizon du bizarre. Préalablement théorisé comme un obstacle à la cohésion sociale par le discours moraliste, le bizarre, à travers la valorisation de la nouveauté, est devenu la forme de son épuisement. Autre du génie, le bizarre dévoile ainsi l'envers, au moment même de sa conceptualisation, du mécanisme qui permet à l'innovation de s'arrimer au domaine régulier et normatif de l'usage.

ÉPILOGUE : LE RIRE DE RAMEAU LE NEVEU

Témoin cynique de la décadence de son siècle, le neveu de Rameau, personnage imaginé par Diderot dans sa *Satire seconde*, en serait ainsi le plus caractéristique. Bizarre, Rameau le neveu ne l'est pas seulement par tempérament, mais aussi par méthode et par intérêt. Faute de posséder l'étincelle ou la molécule qui fait le génie (« Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose ; mais j'ai beau frapper, secouer, il ne sort rien³⁴ »), il cultive avec un rare raffinement les vices à la mode, imitateur hors du commun de toutes les positions qu'exige la servitude, mais à jamais imitateur, incapable de produire une œuvre qui le fasse reconnaître comme un « grand homme ». On connaît le personnage, « composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison³⁵ », dont la bigarrure est pour le philosophe un révélateur en matière de morale, comme les extravagances

32. Je paraphrase ici Mikhaïl Bakhtine, « Stylistique contemporaine et roman », in *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, « NRF », 1975, p. 86-98.

33. Voir à ce sujet l'avant-propos de Jacques Derrida à l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* dans l'édition Galilée déjà citée.

34. Diderot, *Le neveu de Rameau*, in *Œuvres romanesques*, éd. Lucette Perol, Paris, Garnier Frères, « Classiques Garnier », 1981, p. 509.

35. *Ibid.*, p. 424.

permettaient, dans l'interprétation de la nature, d'en dévoiler les processus complexes. Ce « grain de levain » « fermente » et « restitué à chacun une portion de son individualité » ; il démasque les mécanismes de la sociabilité, révèle les différentes postures du « grand branle de la terre ». En donnant une voix au bizarre, Diderot en fait ainsi une expérience *dialogique*. Or, il n'est pas tant de leçon à tirer de cette expérience, sinon celle du risque même que représente une telle parole extravagante, faite de raison et de folie. La bizarrerie du neveu de Rameau est d'autant plus troublante, qu'elle pourrait bien incarner l'opinion de sa communauté, renvoyant ainsi le philosophe à sa propre bizarrerie. « Je ne m'avilis pas en faisant comme tout le monde », affirme-t-il, rejetant du même souffle les effets socialement néfastes de ceux que l'on nomme les « hommes de génie » :

Il faut des hommes ; mais pour des hommes de génie, point ; non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe ; et dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la réforme pas sans charivari. Il s'établit partie de ce qu'ils ont imaginé, partie reste comme il était ; de là deux évangiles, un habit d'arlequin. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse pour son repos et pour celui des autres. Faire son devoir tellement qu'on ne puisse jamais dire du bien de M. le prieur et laisser le monde à sa fantaisie³⁶.

La bigarrure de l'habit d'Arlequin n'est-elle pas, concrètement, le seul *effet* du charivari des réformes, de la « fureur d'innover », sur laquelle ironisait Palissot dans ses *Petites lettres sur de grands philosophes*³⁷ ? Le génie et le bizarre ne sont ainsi que l'envers et l'endroit (et inversement) de la difficile négociation entre la nouveauté et l'usage, entre la relative porosité du centre et sa circonférence protéiforme.

36. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. cit., p. 76-77.

37. Palissot de Montenois, *Petites lettres sur de grands philosophes*, Lettre seconde sur le *Fils naturel*, Paris, s.l., 1757, p. 23-24.